

jacques paugam
questionne
bourbon busset
**je n'ai peur
de rien
quand je suis sûr
de toi**

voies ouvertes

gallimard

Bourbon et dreyfusard

JACQUES PAUGAM : Vos parents étaient ce qu'on appelle des châtelains?

JACQUES DE BOURBON BUSSET : Oui.

P. : Est-ce qu'ils prenaient leur rôle très à cœur?

J. B. B. : Oui. Mon père était maire de la commune, une commune ouvrière. Ma mère avait un très grand sens social, un très grand sens de ses responsabilités. Elle était entièrement tournée vers les autres et entièrement consciente de la situation privilégiée qui était la sienne et qui lui donnait très mauvaise conscience. Cela a marqué d'une façon profonde toute mon attitude envers la société. J'ai hérité d'elle cette mauvaise conscience permanente d'appartenir à la classe qui a tout reçu.

P. : Elle vous disait par exemple qu'il fallait payer son bonheur, des choses comme cela?

J. B. B. : Je ne crois pas qu'il y avait chez elle ce côté doloriste, elle aimait trop la vie, mais le sentiment de l'injustice la rendait vraiment très malheureuse. L'injustice sociale était pour elle absolument inacceptable. L'on devait faire tout ce qu'on pouvait pour y remédier et on ne le ferait jamais assez. Ce sentiment était chez elle extrêmement fort.

P. : Est-ce à dire que les privilèges dont vous bénéficiez,

vous n'avez jamais pu les assumer sans une certaine inquiétude?

J. B. B. : Je dirais plus que de l'inquiétude, carrément de la mauvaise conscience. Cette mauvaise conscience, je l'ai très profondément, j'ai l'impression d'une injustice qu'il faut que je paie. Je n'arriverai jamais à me débarrasser de ce sentiment de jouir de quelque chose que je ne mérite pas.

P. : Pour vous, un pauvre, qu'est-ce que ça représente?

J. B. B. : Le pauvre, à mon avis, le vrai pauvre, c'est celui que personne n'écoute. On voit à travers lui, il n'existe pas, je crois que c'est cela, le vrai pauvre, et il y en a dans toutes les classes sociales : c'est celui qui ne peut pas s'affirmer, auquel on interdit presque de s'affirmer, et je crois que c'est pour cela que la charité, qui est un très grand mot qu'on a tort de ridiculiser et d'affaiblir, veut dire simplement que l'on fait exister quelqu'un qui sinon n'existerait pas, auquel la société refuse presque l'existence. Devant les pauvres, ma mère avait ce sentiment et moi je l'ai aussi, on a avant tout un sentiment de respect, de grand respect.

P. : Vous avez l'impression que ce respect de la dignité des pauvres est une chose répandue aujourd'hui?

J. B. B. : Vous savez, à l'époque actuelle, c'est difficile de savoir ce qui est répandu ou non. Il y a ce qui est répandu en paroles, en images, et ce qui existe vraiment chez les gens, à l'intérieur des gens, et c'est très difficile de faire le diagnostic. Il y a des choses qui sont très répandues sur les ondes, dans les journaux, dans les livres, et qui n'existent presque pas, et d'autres, qui sont complètement enfouies, existent très profondément et personne n'en parle.

P. : Vous voulez dire qu'à notre époque, plus qu'à d'autres époques, il y a un décalage fondamental entre les mots et les choses, entre ce que l'on dit et ce que l'on fait?

J. B. B. : Oui, je crois que l'inflation de la parole fait qu'il y a une vie secrète qui se développe par compensation.

P. : Votre mère avait horreur de la vie mondaine. Est-ce que vous avez hérité de ce sentiment?

J. B. B. : Pas véritablement en ce sens que je suis d'un caractère sociable, par opposition à Laurence, ma femme, qui, elle, est comme ma mère. Par contre, le côté tout à fait superficiel de la mondanité m'a toujours fait horreur et je l'ai toujours supporté difficilement, étant bien entendu que la mondanité ne se limite pas à l'aristocratie, au noble Faubourg et au théâtre proustien, il y a une mondanité universitaire, une mondanité politique, une mondanité syndicaliste, il y a des tas de mondanités; j'ai une grande allergie aux rapports qui sont superficiels et où chacun cherche à briller, à paraître, à affirmer son *ego*. C'est cela, la mondanité, chacun cherche à briller et l'on ne brille guère qu'aux dépens d'autrui. Par conséquent, la méchanceté arrive très rapidement, c'est presque une fatalité.

P. : Mais est-ce que dans l'action sociale que menait votre mère, il n'y avait pas une part d'égoïsme?

J. B. B. : Elle le reconnaissait. Elle faisait les choses que, depuis, la Sécurité sociale fait. Elle disait souvent qu'elle était extrêmement touchée, heureuse et vaniteuse de la reconnaissance des gens, elle était la première à avouer qu'il y avait, en effet, une part d'égoïsme là-dedans. De même, elle disait qu'elle ne voyait pas pourquoi on ne devait pas aider des gens qui ne le méritaient pas, car c'était un reproche qu'on lui faisait, on lui disait qu'elle secourait des « galvaudeux », qu'elle aidait toujours ceux qui ne le méritaient pas. Elle répondait : « Je ne vois pas en quoi c'est une critique, cela ne me regarde pas, je fais ce qu'il faut, mais ce n'est pas à moi de juger qui mérite ou ne mérite pas. »

P. : Elle a eu une mort à sa mesure?

J. B. B. : Oui, tout à fait, puisqu'elle a été tuée en allant porter des provisions à un vieillard dans le voisinage. Elle a été tuée par une patrouille allemande qui passait là. C'était le 20 août 1944.

P. : Cette mort, vous l'avez ressentie comme quelque chose d'absurde?

J. B. B. : Je l'ai quittée une demi-heure avant pour aller à la Croix-Rouge où je travaillais. J'ai fait un long parcours à vélo et il ne m'est rien arrivé. Elle a fait trois cents mètres à pied et a été tuée. J'ai eu vraiment l'impression de la fatalité, quand on est venu me l'annoncer à la Croix-Rouge. Un passant est venu me trouver à mon bureau et m'a dit : « Est-ce que vous êtes M. de Bourbon? » J'ai dit « oui ». « Est-ce bien votre mère qui est assistante sociale bénévole à l'hôtel-Dieu? » Je lui ai dit : « Oui, pourquoi? — Elle vient d'être... il lui est arrivé quelque chose, elle a été blessée. » J'ai vu que l'homme tremblait, tremblait comme une feuille. Je lui ai dit : « Écoutez, dites-moi tout de suite, elle est morte?... » Il a dit « oui ».

P. : C'était votre première expérience de la mort?

J. B. B. : Non, parce que j'ai eu avant celle de deux de mes frères. Robert a été tué au front, je l'ai appris quand j'étais en captivité. Charles, lui, est mort des suites de sa captivité, dans des conditions longues et douloureuses, à l'hôpital de la Pitié, à la suite d'une opération au cerveau.

P. : Intellectuellement, vous devez beaucoup à votre mère?

J. B. B. : Oui. Je lui dois le goût de la littérature. Elle m'a fait lire Chateaubriand à douze ans. Elle avait la passion de la littérature, sous l'influence d'ailleurs du prêtre qui l'avait mariée, l'abbé Mugnier, le fameux abbé Mugnier qui a converti Huysmans et qui était un fanatique de littérature. Ce qui fait que j'ai subi de la part de ma mère une véritable intoxication littéraire. Certainement, c'est d'elle que je tiens non seulement mon goût de la littérature mais l'idée qu'il n'y a rien au-dessus de l'état d'écrivain.

P. : Elle aimait Chateaubriand, mais elle aimait aussi Montaigne, elle aimait Sénèque?

J. B. B. : Oui.

P. : Ce ne sont pas des choix au hasard?

J. B. B. : Non. Sa mère était protestante et elle tenait du côté protestant une sorte de passion de l'essentiel, pour elle il n'y avait que cela qui comptait : l'interrogation sur la destinée humaine qu'elle trouvait justement chez les grands moralistes.

P. : Vous lui devez un certain sens de la vie intérieure?

J. B. B. : Il faudra que nous reparlions de cette fameuse vie intérieure parce que je crois que la vie intérieure consiste à sortir de soi. Je dois certainement à ma mère le goût des choses de l'esprit, le goût des idées, le goût de ce qui apparaîtrait comme l'essentiel.

P. : Vous n'avez pas peur des expressions contestées!

J. B. B. : Non, je n'en ai pas du tout peur, mais je ne voudrais pas qu'elles soient reçues de travers. Ce qui est difficile dans le monde actuel, c'est que certains mots donnent tout de suite une certaine coloration à celui qui les profère, et on le juge de travers parce qu'il emploie des mots qui sont ceux de son enfance, ceux de l'éducation qu'il a reçue, même s'il met dessous quelque chose qui est très semblable à ce que d'autres mettent sous d'autres mots.

P. : Est-ce que dans l'amour que votre mère avait pour Montaigne vous avez puisé un certain respect des autres, de leurs pensées?

J. B. B. : Oui, certainement, vous avez tout à fait raison. Ma mère avait horreur du sectarisme et elle avait, par exemple, horreur de l'Action française à cause de la violence de son ton.

P. : Aujourd'hui, en repensant à votre mère avez-vous l'impression qu'elle ressemble un peu à votre femme?

J. B. B. : Oui, ma femme a une certaine ressemblance avec ma mère, qui ne m'a pas frappé au début, mais qui m'est apparue de plus en plus, surtout après la mort de ma mère. En réalité, pour ma mère, j'avais une immense admiration

intellectuelle. J'ai été frappé, chez elle, déjà vers douze ou treize ans, par l'alliance d'une intelligence très complète et d'une très grande exigence morale, par une extraordinaire coïncidence entre les idées et la manière de vivre. Alors j'avais pour elle une véritable admiration. Même si elle n'avait pas été ma mère, j'aurais eu cette admiration. Ma femme est aussi sectaire que ma mère était tolérante. C'est d'ailleurs une des causes de frictions possibles entre Laurence et moi. J'ai hérité la tolérance de ma mère alors que ma femme est parfaitement intolérante.

P. : Mais vous admirez votre femme?

J. B. B. : Oui, mais pour d'autres raisons. Je l'admire pour sa générosité qui n'est pas celle de ma mère. Sa générosité consiste à prendre tous les risques, tandis que ma mère n'était pas comme cela. Ma mère était au contraire une personne plutôt prudente, tandis que ma femme, elle, va jusqu'au bout, toujours plus loin.

P. : Vous avez écrit quelque part que l'admiration que vous aviez pour votre mère bloquait une sorte de tendresse que vous éprouviez pour elle, est-ce la même chose à l'égard de votre femme?

J. B. B. : Non. Mais il faut voir que nous étions quatre frères élevés dans l'idée que la première qualité qu'il faut acquérir, c'est l'absolue maîtrise de soi selon la maxime anglaise de Disraeli : « Ne jamais expliquer, ne jamais se plaindre. » On doit être maître de soi, on m'a inculqué cela dans ma toute première enfance, c'est entré dans ma tête pour toujours. Quelqu'un qui ne se contrôle pas est quelqu'un qui n'existe pas.

P. : Enfant, vous arriviez à vous contrôler?

J. B. B. : J'ai été mis dans ce moule, ce qui fait que je n'étais pas expansif et je suis sûr que ma mère a souffert de cela. Je pense que si j'interrogeais ma femme elle dirait que mon désir de ne jamais me laisser emporter, de me contrô-

ler, l'a fait souffrir parce qu'elle y voyait une indifférence et même un manque d'amour.

P. : Concrètement, ça donnait quoi?

J. B. B. : Une sorte de distance. Même au lycée et plus tard à Normale supérieure, j'ai toujours été très copain avec mes camarades et je crois qu'ils m'aimaient bien, qu'ils me trouvaient ce qu'on appelle bon type, mais ils sentaient une certaine distance, faite de timidité mais aussi due à l'habitude de ne jamais se livrer, de ne jamais s'abandonner. Cela m'a suivi pendant longtemps.

P. : Quelles sont les images les plus fortes que vous gardez de votre enfance et de votre adolescence?

J. B. B. : L'enfance, c'est la vie à la campagne, mes promenades avec mon frère, celui dont je parlais, qui est mort à l'hôpital, qui était vraiment mon compagnon, comme nous disions. Il n'avait que dix-huit mois de moins que moi. Ce sont aussi nos interminables conversations, semblables aux conversations que j'ai eues ensuite avec ma femme, sur Dieu, sur le monde, sur la nature, sur les gens, absolument sur tout. Nous avons ressenti très tôt ce que j'appelle les souffles, c'est-à-dire ces instants privilégiés où un son, une odeur, un cri dans la campagne, l'aboïement d'un chien vous clouent sur place. On a l'impression de communiquer avec un autre monde. Cela, que j'ai ressenti très jeune, je l'ai perdu dans mon adolescence à cause du cycle des examens et des concours, cette machine qui m'a pris, dans laquelle j'ai été pris de quinze à vingt-six ans. Tout a disparu, alors, il n'y a plus eu que les programmes, les manuels. J'ai retrouvé les souffles à partir du moment où je me suis libéré de ce carcan et encore plus quand j'ai quitté l'Administration et la politique et que je suis revenu vivre à la campagne, qui a été l'humus de mon enfance. L'adolescence, ç'a été autre chose. Ma mère, quand j'avais quinze ans, me disait : « Tu es à l'âge le plus merveilleux de tous parce que tout est devant toi. » Et elle ajoutait (ce n'est pas moi qui l'ajoutais) : « Mais en

réalité tout cela doit être un peu gâté par les examens. »
C'était absolument vrai.

P. : Vos parents ne vous poussaient pas dans vos études, n'y attachaient pas une très grande importance?

J. B. B. : Au contraire, je peux dire que ce sont eux qui m'ont poussé. Ma mère pensait, elle avait raison, que j'étais un littéraire et elle espérait certainement que je devienne un écrivain. Mon père, lui, qui était officier d'active, qui avait fait l'École de guerre, trouvait qu'évidemment ce n'était peut-être pas très sérieux, mais enfin il n'était pas du tout contre. Enfin ils ont décidé que je ferais Normale supérieure. Pour mon père il y avait deux métiers traditionnels : militaire ou diplomate. Il avait le plus grand mépris pour les chefs militaires en général, qu'il considérait comme tout à fait sclérosés.

P. : Tout en étant lui-même officier?

J. B. B. : Oui, mais c'était un esprit tout à fait libre. Alors on a décidé que je serais diplomate. Il y avait des précédents, François-Poncet, Massigli, normaliens devenus diplomates. Mon destin a été marqué ainsi. J'ai été embarqué dans la khâgne, dans le concours de Normale et ensuite le concours du Quai d'Orsay.

P. : Vous vous êtes laissé embarquer?

J. B. B. : Oui.

P. : Vous avez donc été très docile dans l'orientation de votre carrière! Vos études ont été déterminées, choisies, par vos parents?

J. B. B. : J'étais un enfant docile. Très tôt, j'ai eu le sentiment que la révolte était un sentiment absurde et inefficace, que, si l'on voulait préserver sa liberté intérieure et progresser, il fallait savoir accepter certaines situations contre lesquelles on ne pouvait pas grand-chose. Si certaines structures vous paraissaient difficilement acceptables, il valait

mieux les contourner que se cantonner dans une opposition têtue.

P. : Parce que vous aviez eu autour de vous l'exemple de colères inutiles?

J. B. B. : Quand je voyais une grande personne se mettre en colère, j'avais l'impression qu'elle perdait le contrôle d'elle-même et qu'elle m'était inférieure. Je me suis juré de ne jamais me mettre dans un pareil état.

P. : Vous êtes un disciple d'Épictète?

J. B. B. : J'ai lu Épictète très jeune, ainsi que Marc Aurèle. La formule clé de ces penseurs, ne dépendre que de ce qui dépend de soi, m'a beaucoup frappé.

P. : D'une certaine façon, toute votre vie a été influencée par votre passé de très bon élève?

J. B. B. : Certainement. Au lycée déjà, cela avait commencé. Quand on est à la tête d'une classe, il y a toujours des camarades qui vous laissent entendre que vous êtes doué, mais qu'il vous manque le génie, dont le cancre génial se trouve pourvu. C'est un complexe que j'ai toujours eu, que j'ai peut-être encore. Je suis impressionné par le cancre génial.

P. : Est-ce que votre concours de Normale vous a beaucoup marqué?

J. B. B. : Il m'a marqué énormément. C'est mon cauchemar rituel. Je prépare le concours et j'échoue. Au cours de mon cauchemar, je me rappelle que j'ai été reçu, je me demande pourquoi je repasse les épreuves et je me dis : « Rappelle-toi, tu as démissionné stupidement, te voilà recalé et tu as perdu ton titre. »

P. : C'est très compliqué, cela.

J. B. B. : Cela montre à quel point on est traumatisé par l'espèce de course d'obstacles à laquelle on est soumis comme adolescent.

P. : Qu'est-ce que représentait pour votre père le fait que vous vous présentiez à Normale?

J. B. B. : Cela représentait une démonstration que les gens de notre milieu étaient capables de réussir à l'école qui était la pépinière des grands universitaires, des hommes d'État.

P. : C'était un geste de classe?

J. B. B. : Oui. Mes parents me disaient : « Il n'y a personne de notre milieu qui soit entré à Normale (depuis, il y en a eu beaucoup, mais alors non); étant donné que tu as reçu tant d'avantages, il faut que tu prouves que tu es capable de travailler, de faire ce que font les autres. »

P. : On revient au point de départ.

J. B. B. : Exactement. J'avais l'impression, en préparant Normale, de porter les couleurs de ma caste.

P. : Votre milieu représentait quelque chose d'important pour vous? Vous vous sentiez solidaire de tout cela?

J. B. B. : Ma mère portait un œil assez critique sur le milieu de l'aristocratie, elle trouvait que c'était un milieu futile, mais elle en était tout à fait imprégnée. Cela, on n'y peut rien, cela vous colle à la peau.

P. : Elle avait l'impression que c'était un milieu qui représentait plutôt le passé que l'avenir?

J. B. B. : Oui, et surtout que c'était un milieu où l'on ne travaillait pas assez, où l'on ne s'attachait pas assez à la vie de l'esprit.

P. : Pour elle, l'aristocrate, que représentait 1936?

J. B. B. : Il faut voir que la classe que nous n'aimions pas, c'était la grande bourgeoisie d'argent. 1936, c'était mauvais pour les grands bourgeois et, au fond de notre cœur, nous, on s'en moquait, de ce qui pouvait arriver aux grands industriels, aux grands banquiers. C'étaient eux qui avaient pris notre place. Ma mère était ravie de la politique de Blum,

des accords Matignon, des congés payés, etc. Elle trouvait cela très bien.

P. : Mais entre vous et les grands bourgeois, qu'est-ce qu'il y a de fondamentalement différent?

J. B. B. : Nous avons l'impression que la bourgeoisie, le tiers état, a pris notre place et a substitué à la sélection par la naissance la sélection par l'argent.

P. : Vous avez employé le mot tiers état.

J. B. B. : Oui, la noblesse a été considérée comme une caste dont il fallait se débarrasser et, à ce point de vue-là, je me sens un peu un exclu. Lorsque je me sens aristocrate, je me sens comme un Juif, c'est-à-dire je me sens un peu à part, un peu exclu de la communauté nationale, un peu séparé. Même si moi je ne le sens pas, j'ai l'impression que les gens le sentent à ma place, exactement comme dans le cas des Juifs. J'ai des amis juifs qui ont oublié qu'ils sont juifs mais les gens le leur rappellent toujours; eh bien, par moments, j'oublie que je suis aristocrate mais les gens me le rappellent.

P. : Vous ressentez 1789 comme une injustice?

J. B. B. : Pas comme une injustice, comme une grande coupure et un procès global fait à la caste à laquelle j'appartiens.

P. : Vous pensez que les Anglais s'en sont mieux sortis que nous?

J. B. B. : Je pense que cette coupure n'a pas eu lieu au même degré.

P. : Vous pensez que les valeurs de l'aristocratie sont mieux assumées en Angleterre?

J. B. B. Quand il s'agit de l'Angleterre, je suis partial parce que j'ai été élevé jusqu'à l'âge de dix ou douze ans dans l'idée qu'il n'y avait qu'un seul pays au monde, en dehors du mien, l'Angleterre. L'Amérique n'était qu'une colonie révoltée. Les gens du Continent étaient des sauvages.

Alors le modèle anglais m'a paru pendant très longtemps et peut-être encore un peu maintenant comme le plus beau modèle.

P. : A vous entendre, je me demande si finalement, pour vous aujourd'hui, les valeurs aristocratiques ne sont pas les plus actuelles?

J. B. B. : Certaines d'entre elles, oui, mais, dans ce que je viens de dire entre, pour une grande part, le sentiment de l'honneur, le désir très fort de ne pas renier ma caste, de ne pas me désolidariser de mon milieu. Cela dit, l'aristocratie est beaucoup plus mélangée aux autres classes qu'autrefois. Un brassage s'est fait et c'est vivifiant.

P. : A propos de brassage, est-ce que l'école, très jeune, vous a marqué, comme elle marque souvent autant ou plus que les parents?

J. B. B. : Je suivais le cours Hattemer par correspondance car je vivais à la campagne. Je n'ai été au lycée qu'assez tard. Au lycée Henri-IV le brassage social n'existait pas du tout comme maintenant. A mon époque, au lycée Henri-IV, j'étais avec des fils de professeurs, de magistrats, de médecins. Il n'y avait pas de fils de petits employés, encore moins d'ouvriers. Le brassage social était relativement limité. En fait, je voyais beaucoup plus le milieu des ouvriers et des paysans à la campagne, dans notre village. Le brassage social, pour moi, s'est fait en vivant à la campagne.

P. : Dans l'attitude de vos parents à votre égard, il y avait bien autre chose que la contrainte?

J. B. B. : Bien sûr. Notre éducation était rigide, en ce sens qu'elle était très réglée. Nous avions peu de distractions. Je n'ai pas été à l'Opéra avant dix-sept ou dix-huit ans. Je n'allais presque pas au théâtre, très peu au cinéma. Ce n'était pas du tout une éducation frivole, mais la discipline était librement consentie et facilitée par le fait de vivre plus de la moitié de l'année à la campagne. Nous étions à l'abri de la dispersion citadine.

P. : Tout à l'heure vous évoquiez la mort de votre frère Charles, cela a été un tournant dans votre vie?

J. B. B. : Oui, il avait été malade dix ans avant, au moment où je préparais Normale. J'étais très pris par mon travail et tous les soirs j'allais le voir à la clinique. Il était considéré comme perdu. Je me suis d'autant plus attaché à lui que j'ai cru le perdre, et puis il s'est rétabli. Il avait été réformé, il s'est engagé pendant la guerre à l'insu de nos parents, il a été pris dans la débâcle, emmené en captivité. Les Allemands ont vu qu'il avait été trépané deux fois, ils l'ont libéré, mais la fatigue avait été trop grande et il est mort peu de temps après. Oui, cela a été pour moi l'arrachement d'une partie de moi-même. Il était le véritable témoin de mon enfance, mon confident. Cela m'a durci. Il y avait déjà eu la guerre, la captivité. Je me suis durci volontairement pour offrir moins de prise à la souffrance. Il y a eu, chez moi, à ce moment-là, l'idée de carguer les voiles, de donner moins de prise au destin.

P. : Ensemble vous évoquiez parfois l'idée de sa mort éventuelle?

J. B. B. : Oui. Il m'avait dit lors de sa première maladie : « Eh bien, en voilà un de nous hors de course. » Il n'y avait aucune jalousie entre nous, c'était de l'émulation. Ce n'était pas quelqu'un qui s'abandonnait, mais je me souviens du regard qu'il m'a lancé au moment où l'on l'emmenait à l'hôpital, juste avant sa seconde opération, c'est-à-dire un mois avant sa mort. Il a regardé ensuite sa chambre et j'ai compris qu'il pensait qu'il ne la reverrait sans doute pas.

P. : Vous étiez des frères d'intelligence?

J. B. B. : Oui, nous avions toutes nos idées en commun. Nous avons grandi ensemble, pas simplement physiquement mais intellectuellement, nous faisons le point tous les jours, tous les soirs, nous parlions de nos parents, de nos frères, de la politique, nous étions ajustés l'un à l'autre complètement.

P. : Vous avez eu tous les deux la même passion de la philosophie, non?

J. B. B. : Comme on l'a à seize, dix-sept ans. Nous construisions le monde, nous échafaudions des systèmes.

P. : Dès cet âge-là vous aviez besoin d'avoir quelqu'un à côté de vous pour vous porter contradiction?

J. B. B. : C'était plutôt pour essayer mes idées, avoir un interlocuteur. Je ne crois pas que l'on puisse réfléchir tout seul. Je crois que c'est un véritable mirage. Finalement on creuse du vide, il faut une certaine confrontation pour relancer sa propre réflexion.

P. : Seul, on ne peut pas aller très loin?

J. B. B. : A mon avis on ne le peut pas, je l'ai cru mais j'ai cessé de le croire assez rapidement.

P. : Votre frère avait un certain dédain pour l'esprit de carrière?

J. B. B. : Oui, vous savez, quand on est jeune, quand on a quinze ou seize ans, on est pur, tous les gens de plus de trente ans apparaissent comme des arrivistes, des ambitieux, des gens perdus. Il m'est resté quelque chose de cette idée très naïve des purs et des impurs.

P. : Une idée naïve?

J. B. B. : Elle est naïve parce que la vie apprend que les choses sont moins tranchées et que les purs sont un peu impurs, et que les impurs ont des zones de pureté.

P. : Il n'y a pas de frontière entre les gens?

J. B. B. : Franchement, je crois qu'elle serait difficile à tracer. Charles était un caractère intransigeant. Quand il est tombé malade, il préparait Polytechnique, il a dû y renoncer, mais nous avons pensé ensemble qu'il pourrait s'orienter vers l'histoire de l'art. Il travaillait avec Henri Focillon, le grand historien d'art, qu'il appréciait beaucoup et il avait l'idée de faire une œuvre en histoire de l'art.

P. : Vous employez le mot œuvre?

J. B. B. : Oui. Je l'ai beaucoup poussé vers cela en lui donnant l'exemple d'Émile Mâle. Pour me jeter un défi à moi-même, je me disais : « L'œuvre pour moi, ce sera plus tard : écrivain, on peut l'être à n'importe quel moment. » Je voyais que les universitaires que j'admirais étaient coupés de la vie, et je me disais : « Ce n'est pas possible de décider à vingt-cinq ans que l'on va s'enfermer dans le confort douillet de l'enseignement, de l'érudition, et ne pas tâcher d'affronter le monde vrai, le monde du combat. Il faut que je fasse mes preuves, je ne vais pas me contenter d'une carrière universitaire tranquille. »

P. : Vous avez mis beaucoup de temps à vous habituer à la mort de votre frère?

J. B. B. : On ne s'habitue jamais à la mort. D'abord il y a eu le déchirement qui est quelque chose de physique, que l'on ressent comme une mutilation, et dans mon cas c'était cela. Et puis j'avais le sentiment profond d'une terrible injustice, un garçon aussi intelligent, aussi doué, aussi complet, mourant à vingt-huit ans. Il y avait là une injustice difficile à accepter.

P. : Lorsqu'il est mort, vous aviez déjà fait la connaissance de votre femme?

J. B. B. : Oui.

P. : Est-ce que cela n'avait pas changé les rapports entre Charles et vous?

J. B. B. : Sûrement. Il se rendait compte qu'il y avait quelqu'un dans ma vie, comme l'on disait alors, et en tirait la conclusion que cela créait entre nous une différence, non pas une séparation, mais un éloignement qui de toute façon serait arrivé, parce que nous avons toujours eu l'idée que chacun de nous ferait sa vie de son côté, nous n'avons jamais eu l'idée que nous vieillirions ensemble très proches. De plus, à ce moment-là, il était entièrement obsédé par son travail,

jacques paugam
questionne
jacques de bourbon busset
**je n'ai peur de rien
quand je suis sûr de toi**

L'interrogatoire précis mené sans complaisance par Jacques Paugam conduit Bourbon Busset à abattre son jeu.

Une expérience décantée, un sens de la relativité lui permettent de dire sans passion mais sans froideur non plus, dans un langage serré, avec une pointe d'humour, sa carrière de normalien, de diplomate, de maire, d'écrivain, d'amant, de père. Pour la première fois il s'exprime en direct sur ses idées politiques. *Penser*, écrit-il, *qu'une organisation sociale quelconque puisse libérer l'individu, cela, c'est le mensonge*. La domestication douce, à ses yeux, est aussi perfide que celle du totalitarisme : elle vient de trop d'informations, d'idées et d'offres.

L'amour, pour Jacques de Bourbon Busset, n'est pas le rêve d'une impossible fusion mais *confrontation* sans cesse renouvelée entre deux êtres libres et différents, distincts et inséparables. C'est l'amour sans retour, *alliance du vertige et de la durée*, qui donne la liberté et qui est le vrai contre-pouvoir.

Je n'ai peur de rien quand je suis sûr de toi se présente comme l'ouvrage clé de Jacques de Bourbon Busset, en ce sens qu'il manifeste la singularité et l'originalité d'un homme, l'un des écrivains les plus importants de l'époque, qui ne s'est mis à l'écart que pour agir à une autre profondeur.

Bourbon Busset contre l'amour tabou.

nrf